

LA PERLE DU GRÉSIVAUDAN

L'inconnue avait une grande majesté dans sa démarche et elle l'aborda ainsi : « Que pense-t-on dans le pays, de l'osier qui a répanu du sang ? » Puis elle ajouta : « Misérable ! Ta fin est proche, si tu ne réconoces à l'erreur l'enfer s'ouvrira pour toi ; dis à tes voisins de ne pas négliger la source des grâces que Dieu dans sa miséricorde leur a couvertes. » Puis elle disparut, laissant Port-Combat étonné d'une grande paix intérieure et résolu cette fois à se convertir. On a toujours pensé que c'était la Vierge Marie qui s'était montrée à ce pêcheur car peu de temps après il mourut et de cette époque date le retour à l'antique foi de leurs pères des habitants de cette partie du Dauphiné.

La marquise de l'Estang, châtelaine du lieu, fit construire une chapelle l'année suivante sur l'emplacement même de l'arbre miraculeux et bientôt le pèlerinage fut très fréquenté, de nombreux miracles s'y produisirent. Telle est son origine.

Max et sa compagne s'étaient mis en route de bonne heure afin de jouir d'un peu de fraîcheur, mais quand ils s'engagèrent dans les routes tortueuses et mal entretenues qui montent à l'Osier, ils durent pousser leurs bicyclettes et faire une partie de la montée à pied.

Les lieux étaient sauvages entre tous : ça et là quelques rares habitations isolées, la vue bornée par un horizon de bois taillis, un coteau à gravir, un autre à redescendre, enfin, après bien des peines, les jeunes pèlerins atteignirent Vatilieu et aperçurent bientôt, dans une sorte d'amphithéâtre à leurs pieds, l'élégante basilique qui remplace aujourd'hui la chapelle primitive.

Ils s'arrêtèrent un instant, tant pour se reposer que pour contempler le beau spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

Le soleil qui déjà dardait sur eux ses chauds rayons, ne baignait pas encore l'étroite vallée dans son entier et celle-ci présentait des coins d'ombre d'un pittoresque extrême ; tandis qu'ils se trouvaient en pleine lumière, entourés de riches champs de blé, l'imposante chaîne de montagnes apparaissait là-bas encore embuée et comme recouverte d'un voile vaporeux.

En quelques tours de pédale, ils eurent descendu le coteau et atteint le village de l'Osier.

Instantanément, en mettant le pied sur ce sol béni, ils éprouvèrent une impression de paix et de repos. Comme on se sent loin du monde, de ses agitations et de ses haïnes dans cet humble pèlerinage ! Tout y parle de Dieu, c'est bien un lieu de prières tel qu'on le rêve, sans bruit, ni réclames, ni touristes ! Ceux qui viennent à Notre-Dame de l'Osier sont de vrais chrétiens et

il circule dans l'atmosphère un je ne sais quoi de reposant et de revivifiant.

Béregère de Saint-Maxime n'échappa pas à la douce influence de l'air ambulant ; la veille, elle avait souri avec incrédule lorsqu'il avait été question de ce pèlerinage, et maintenant, elle priait avec recueillement.

Ils visitèrent l'église, s'attardèrent devant le vieil autel qui contient les reliques de l'arbre miraculeux, saluèrent avec émotion le drapeau apporté en 1702 par le bailli, Moreton de Chabrillan après une bataille où ce dernier, ainsi que ces hommes, furent providentiellement protégés par la Vierge de l'Osier, et enfin se dirigèrent vers la chapelle de « Bon Rencontre » où Port-Combat fit la bonne rencontre de la Mère du Sauveur.

Tout en marchant dans l'étroite allée qui y conduit, Max narrait à sa compagne l'histoire du miracle et, quand ils pénétrèrent dans la toute petite chapelle, chacun tomba à genoux et pria avec ferveur. Ils demandaient sans doute à Celle qu'on n'implore jamais en vain la rencontre de leurs deux cœurs ; l'on prie si bien auprès d'un être cher !

Après une longue élévation de leurs âmes vers Dieu, ils se relevèrent et s'en allèrent chercher un coin à l'ombre pour s'y reposer.

Ensemble ils vantèrent le charme qui se dégage de la campagne à cette heure matinale ; tous deux sentaient la profonde et intime poésie de la vie agreste, de cette vie qui a été celle des premiers peuples de la terre alors que les villes n'avaient pas encore été créées, et ils se promirent de renouveler souvent le plaisir qu'ils goûtaient en ce moment.

— J'aime à penser que vous ne désapprouvez plus l'idée qu'a eue Mme de Saint-Maxime de nous envoyer ici ? dit Max.

— Oh ! certainement non ! Jamais je n'ai mieux prié que tout à l'heure, et ma pensée aimera à revenir vers ces lieux sanctifiés par tant de miracles.

— Vous y croyez donc ?
— Si j'y crois ! Ah ça ! me prenez-vous pour une vraie mécréante ?

— A Dieu ne plaise, mais les esprits forts rejettent souvent tout ce que la raison n'explique pas, et vous m'avez fait l'effet d'être légèrement sceptique.

— Détrompez-vous ; je crois en Dieu, donc j'admets l'universalité de sa toute-puissance, et comment voulez-vous que je récuse le témoignage de nombreux témoins dignes de foi ? Et, faut-il vous l'avouer, cet osier qui saigne quand on le coupe un jour de fête réservée par l'Eglise n'est pas pour me déplaire, au contraire, j'en aime l'étrange et naïf symbole. Ignorez-vous donc que je suis une enthousiaste et que mon âme vibre à tout ce qui est beau, simple et touchant. Les miracles, les légendes, les vieux récits de chevalerie ont sur mon imagination une puissance considérable. L'héroïsme de ces temps antiques me fait rêver. Ils ne sont plus, les preux qui sacrifiaient leur vie généreusement à une noble cause ou à la dame de leur pensée. Aujourd'hui, on n'a plus d'idéal, on erre au hasard, flottant au gré de la destinée, sans se consacrer à rien. L'indifférence est à l'ordre du jour, et je la hais partout où je la rencontre. J'aime les nobles sentiments comme les grandes choses ; parlez-moi des passionnés de la foi, de l'art, et même de ceux qui sacrifient

tout à un idéal quel qu'il soit. L'amour sera toujours le plus sublime des poèmes.

— S'il en est ainsi, reparti Max qui souriait du juvénile enthousiasme de sa compagne, il faudra que je vous conduise un jour à Rochechinard.

— Rochechinard, qu'est-ce que cela ?

— Un coin pittoresque entre tous du vieux Royannais où la poésie de la nature s'harmonise à celle des souvenirs historiques, de grands souvenirs qui mériteraient d'être plus connus. Je m'étonne que la plume d'un romancier moderne ne se soit pas encore emparée d'un sujet aussi fécond en développements romanesques, car nous n'avons pas dans toute notre histoire dauphinoise une page d'amour plus palpitante que celle qui a eu pour théâtre les lieux que je viens de vous citer.

— Oh ! contez-la moi ! dit Béregère.

— Vous saurez donc, commença Max, que Rochechinard est un antique donjon dont on aperçoit encore les ruines au sommet d'un rocher inaccessible près de Saint-Jean-en-Royans. Il appartenait autrefois à un Alleman, une des plus illustres familles feudataires des Bérenger-Sassenage, et n'aurait sans doute pas plus laissé de souvenir dans la tradition populaire que tant d'autres puissants manoirs féodaux s'il n'avait servi de prison à un prince d'Orient, le sultan Djem ou Zizimi.

Il serait beaucoup trop long et sans intérêt pour vous de vous narrer les vicissitudes à la suite desquelles le malheureux monarque fut dépossédé de ses Etats et forcé de demander un asile aux chevaliers de Rhodes. Qu'il vous suffise de savoir que détrotté et captif, Zizimi fut confié par ceux à qui il s'était abandonné — au comman-

deur Charles Alleman — qui le conduisit à Rochechinard où il le refit prisonnier.

Vous voyez, Béregère, ce prince de vingt-trois ans, emmené en captivité dans un pays beau sans doute, mais qui n'en demeurerait pas moins pour lui un lieu d'exil ; le voyez-vous passant ses jours solitaires, le regard perdu, au loin, cherchant à retrouver dans notre ciel dauphinois à peu de la transparence lumineuse du sien ; le voyez-vous soupirant après la magie de son climat d'Orient ? Le voyez-vous, jeune, beau, avide d'espace, d'horizons lointains, de lumière et de liberté, captif dans un sombre château crénelé et fortifié ? En un pays où le soleil est avare de ses caresses, et se montre souvent maussade.

Le destin qui n'accablait jamais complètement les mortels devait lui ménager, cependant, dans sa prison, une joie, une grande joie, faite, hélas ! de douleurs cuisantes et pourtant chèrement caressées : un amour sans espoir. Une femme d'une beauté merveilleuse et d'un esprit demeuré célèbre, Hélène de Sassenage, devait le convier aux bonheurs et aux tourments d'une passion malheureuse. Il la rencontra dans le voisinage au château de la Bâtie-en-Royans et conçut aussitôt pour elle un sentiment si violent qu'il se sentit prêt à renoncer à la religion de ses pères, à son trône même pour devenir le mari de celle qui lui avait pris son cœur.

Pendant de longs mois, il la vit fréquemment, et tâcha de l'attendrir. Y réussit-il ? Ici, l'histoire a deux versions.

(A suivre.)

LIONEL DE MOYET.

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)

LA PERLE DU GRÉSIVAUDAN

D'après notre donnée locale, la belle Hélène séparée par un abime d'un prince musulman ne répondit jamais au sentiment qu'elle avait inspiré. Si nous en croyons, au contraire, les contemporains turcs, l'incomparable châtelaine partagea l'amour du prince, lui écrivit des lettres passionnées et eut avec lui de nombreuses entrevues.

Les deux hypothèses sont permises ; à vous, Béregère de choisir celle qui vous conviendra le mieux ; pour moi, j'avoue pencher en faveur de la dernière, c'est-à-dire d'un sentiment réciproque. Je préfère admettre qu'Hélène, touchée d'un aussi grand amour, y répondit. Elle est ainsi à nos yeux plus femme et plus humaine.

Quoi qu'il en soit, elle refusa cependant d'unir sa destinée à celle d'un prince païen, se contentant sans doute d'immoler son cœur et de demander à Dieu du fond de son oratoire de rendre au malheureux captif la liberté et de l'appeler à la connaissance de la vraie foi.

Leur amour dut connaître plus la dou-

leur que la joie. C'est, hélas ! le sort des tendresses les plus fortes et les plus élevées, une grande passion étant rarement un facteur de bonheur, car, après la mort de Louis XI, le prince fut de nouveau déporté, et, cette fois, il subit une dure captivité en Auvergne. De là on le transféra à Rome où il fut fait prisonnier d'Innocent III et d'Alexandre IV.

Charles VIII, à son entrée dans la Ville Eternelle, délivra le malheureux captif ; mais, au moment où celui-ci, rendu à la liberté, espérait monter sur le trône de Constantinople, il périt, lâchement assassiné par un barbier, qui, à l'instigation d'un haut personnage, lui fit la barbe avec un rasoir empoisonné. On appela en vain les plus habiles praticiens, le prince Djem expira à Naples dans des souffrances indéchiffrables. Sa captivité avait duré treize ans et son histoire est une des plus douloureuses qui se puisse lire ; et les plus douloureuses s'acharment sur lui avec une haine implacable. Oh ! Béregère, à côté des belles et héroïques actions des temps passés, que de vilaines pages !

Mlle de Saint-Maxime avait pris une expression méditative.

— Oui, dit-elle, partout le mal c'est le bien. Votre récit est aussi touchant qu'il est triste ; mais vous avez éveillé ma curiosité, et j'ai le plus grand désir de me rendre à Rochechinard, d'y revoir les vieux et poétiques souvenirs que vous venez d'évoquer. Et Hélène de Sassenage, qu'est-elle devenue ?

— Si son histoire vous intéresse, je vous prêterai un petit volume qui commence à être fort rare : Zizimi, prince ottoman, amoureux de Philippine-Hélène de Sassenage, écrit au XVII^e siècle par notre chro-

niqueur dauphinois Guy-Allard. C'est une œuvre d'imagination, plus un roman qu'une page d'histoire.

— Bien volontiers ; vous me le prêterez avant notre pèlerinage aux ruines de ce qui fut jadis un imposant donjon ; il me sera plus facile ainsi de reconstituer le passé.

— Vous avez raison, et quand vous contempez de près les antiques pans de murailles tant de fois séculaires et que je vous aurai conduite sur l'étroite plate-forme surplombant l'abîme, celle sur laquelle d'après la tradition donnait l'appartement du captif — vous n'aurez plus qu'à fermer les yeux pour voir apparaître sous le regard de votre imagination les deux êtres jeunes, beaux et malheureux qui s'aimèrent sur ce roc solitaire, et dont les âmes voyageuses, je me plais à le penser, erraient sans doute par les clairs de lune radieux ou les splendissantes matinées estivales au travers de ces lieux jadis témoins de leur amour.

Comme Max prononçait ces mots, un ardent rayon de soleil se fraya passage à travers l'ombre des noyers et obligea les jeunes interlocuteurs à changer de retraite. Ils se levèrent, Béregère consulta sa montre :

— Les heures s'écoulaient vite à évoquer les visions du vieux temps, dit-il à sa compagne, il se fait tard et si vous n'êtes point trop fatiguée nous regagnerons sur le champ Saint-Marcellin par Vinay et Beau-lieu afin de ne pas arriver en retard pour déjeuner.

Une parole jetée en l'air retombe parfois lourdement sur un cœur, c'est ce qui se produisit après la nouvelle imprudemment

lançée par la blonde Lucie Raynaud, du mariage prochain de Max Béregère avec avec Mlle de Saint-Maxime.

Dans la soirée qui suivit cette importante révélation deux jeunes filles méditaient tristement, mais diversement dans la solitude de leur chambre.

Leurs deux physiologies si différentes établissaient leur état d'âme respectif à ne pouvoir s'y méprendre. On sentait que les manifestations opposées dues à leurs tempéraments bien différents.

Assise près de sa table à ouvrage, la tête cachée dans ses mains, une larme perlant au bord de ses longs cils blonds, Laure d'Iseron songeait :

— Le voilà donc fini mon beau rêve, disait-elle avec une douloureuse résignée qui ne connaissait ni colère ni révolte, fini, fini à tout jamais ! Pourquoi, mon Dieu, avez-vous fait passer sous mon regard ébloui un être meilleur et plus beau que la généralité des hommes, si vous vouliez le donner à une autre ? Pourquoi m'infliger cette nouvelle torture, à moi qui succombe déjà sous le poids de l'épreuve quotidienne, à moi qui vous ai supplié de me détacher de lui si jamais il ne devait m'aimer, et voilà que vous n'avez pas entendu mon appel désespéré et que le destin à une autre vous m'avez pas envoyé l'oubli... Ma vie ne sera donc qu'un long holocauste ? Vous savez, mon Dieu, que je ne repousse jamais la croix que m'envoie votre main divine mais proportionnez-la à ma faiblesse, qu'elle ne dépasse point mes forces, aujourd'hui je défaille. Dès ma plus petite enfance, il a été le héros de mes rêves, lui seul a mis, sans s'en douter, dans mon existence incolore, des heures ensoleillées

par la magie de son souvenir. Je comprends qu'il préfère à moi, humble fille terne et sans grâce, cette éblouissante Béregère, si belle, si attirante ; mais pourquoi la Providence permet-elle que nous ayons des rêves au-dessus de notre portée ? Pourquoi l'imprudent papillon se sent-il irrésistiblement attiré vers la flamme qui doit le consumer ?

— Il l'aime, lui, c'est bien certain, mais elle ?... Lui a-t-elle vu le sentiment exclusif qu'il m'a inspiré ? Il me semble que nulle femme au monde ne pourra lui donner ce que je lui apporterai, moi ! Je me ferais si petite, si effacée pour ne le gêner en rien ! Avec Béregère, il aura des satisfactions d'orgueil que je ne saurais lui procurer, mais il me semble qu'elle ne pourra jamais m'égalier en dévouement ; pour lui, je marcherais au supplice !

L'étrange chose ! Je le connais bien peu en somme et je le préfère à toutes les créatures en ce monde. Pourquoi ? nul ne saurait le dire. Il n'a jamais eu envers moi qu'une politesse banale, je n'ai jamais été l'objet de sa part d'une de ces attentions courantes que font entre les jolies personnes — il est vrai que je ne le suis point — et, en dépit de cela, je sens qu'il est tout pour moi, et que, malgré son indifférence, je repousserais à cause de lui l'amour passionné d'un autre. Nous sommes ainsi, et c'est pour le même motif que lui, que j'aime d'une tendresse profonde, passe près de moi sans me voir, tant il est pressé d'arriver à cette Béregère qui lui a pris son cœur.

Et plus la jeune fille s'enfonçait dans ses douloureuses pensées, plus elle souffrait, sentant son âme ployer sous l'épreuve. Cependant, Laure d'Iseron ne se révoltait

pas ; avec la soumission de sa nature donnée et de sa sérieuse piété, elle se résignait, adorant toujours et quand même la main divine qui la frappait.

Marthe Brunier n'était pas de la même essence, et atteinte du même mal elle envisageait de tout autre façon.

Non encore meurtrie par la vie et beaucoup moins pieuse que Mlle d'Iseron, elle se révoltait franchement. Les sourcils froncés, le front traversé d'un pli vertical, elle se disait :

— Ainsi il va épouser cette Béregère de Saint-Maxime cette coquette qui n'a connu en fait de foyer que les villes d'eau et les stations hivernales, s'en allant d'hôtel en hôtel, fréquentant on ne sait quel monde cosmopolite, c'est-à-dire plus ou moins taré. Et c'est un homme comme Max Béregère qui est intelligent, sérieux, supérieur à la généralité des jeunes gens, qui irait installer à son foyer cet être vivote ? car il est incontestable qu'elle ne vit que des succès mondains — qu'on les lui marchande pas d'ailleurs. — Sont-ils assez épressés autour d'elle tous ces messieurs quand elle paraît !

(A suivre.)

LIONEL DE MOYET.

LE MOIS LITTÉRAIRE ET PITTORESQUE

REVUE DES FAMILLES

Abonnement : un an, 12 fr. — Etr., 14 fr.

Le numéro : 4 francs.

5, RUE BAYARD, PARIS, VIII^e